

82
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2025
Official Selection

Un film de
Marie-Elsa Sgualdo

Avec
Lila Gueneau

À bras-le-corps

(SILENT REBELLION)

Avec

GRÉGOIRE COLIN • THOMAS DORET • AURÉLIA PETIT • SANDRINE BLANCKE • SASHA GRAVAT • CYRIL METZGER

Scénario NAJINE LAMARI • MARIE-ELSA SGUALDO • Réalisateur MARIE-ELSA SGUALDO • Montage KARINE SUDAN • Musique NICOLAS BARBEIS • Photographie XAVIER LAUREL • Montage son XAVIER LAUREL • Post-production HENRY SOMS • Montage vidéo FRANCO PISCOPPI • Production exécutive MARC DANIEL GERBER
Scénario JOSEPHINE PITTEL • Costumière SASHA B. WENIGART • Costumier GENEVIÈVE MAILLIN • Musique LAURENCE BIELLO • Compositeur ALEXANDRE BRISQW • Chef décorateur ANTOINE BELLEAU • Directeur de production ÉRIEM TONICER • Directeur de production CHRISTELLE MICHEL
Production ELENA TATTI • NICOLAS WITTMER • Coproducteurs JULIE ESPARDES • EMMANUELLE LATOUBRETTE • FABRICE PRÉÉ-CLÉACH • Producteurs associés THIERRY SPICHER • FRANCIS MAJOU • CELMA LARÉ
Une production des PRODUCTIONS • KELLISTON • OFFICINE • En coproduction avec RTS RADIO TÉLÉVISION SUISSE • Avec le soutien de EUROPAGES • CONSEIL DE L'EUROPE • L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE SUISSE • Avec la participation de CINEFRANCE et le soutien de la LIÈGEOISE ROMANDE
Produit avec l'aide du CENTRE DU CINÉMA et de l'INDUSTRIEL DE LA PRODUCTION MAL LONGUE • Avec le soutien de SUEDES FILMS • Avec le soutien de TASCHEL FILMS • et du CNC • Avec le soutien du FAS SUEDES DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
Avec le soutien de LA REGION WALLONNE • FANDOL • CAVALE • EN PARTENARIAT AVEC L'UNO • Avec le soutien de MEDIA ACTION SUISSE • En association avec GALA JURY MONACO • Avec le soutien de BOUTEILLE SUISSE • BOUTEILLE SUISSE • BOUTEILLE SUISSE

Presse

n66

Anne-Lise Kontz
assistée de Paul Chaveroux

anne-lise@n66.fr

07 69 08 25 80



EN SALLES 21/05/2026

Vers sa destinée : *À bras-le-corps* de Marie-Elsa Sgualdo

Réalisatrice suisse originaire du canton de Neuchâtel, Marie-Elsa Sgualdo signe son premier long métrage après plusieurs courts métrages remarquables dans les festivals internationaux. *À bras-le-corps* sort en France le 27 mai et un focus lui sera alors consacré sur Brefcinéma, en partenariat avec Swiss Films.

Après *Foudre*, signé Carmen Jaquier et sorti au cinéma dans l'Hexagone il y a deux ans, une nouvelle jeune réalisatrice suisse s'affirme, également dans le registre du film d'époque et avec pour héroïne une jeune fille luttant contre les conventions et cherchant à s'émanciper.

Dans *À bras-le-corps* (distribué par Wayna Pitch le 27 mai), il s'agit d'Emma, qui vit dans le Jura suisse, donc en territoire neutre, pendant la Seconde Guerre mondiale et qui, à l'âge de quinze ans, est forcée par un jeune homme issu de la bourgeoisie et tombe enceinte. Ses rêves d'études s'évanouissent et son destin bifurque, à travers un mariage non prévu (non pas avec le géniteur, mais un villageois) et qui échoue rapidement, mais aussi par le biais de la volonté affirmée de travailler pour s'assumer d'un point de vue financier et d'avancer dans la compréhension progressive d'une mère l'ayant soi-disant abandonnée, ainsi que sa famille, pour un amant (selon les rumeurs propagées dans le coin).



On mesure vite toute l'ambition narrative du film, entre portrait d'une toute jeune fille confrontée à un milieu social traditionnel (et protestant) hostile et la peinture, en filigrane, d'un contexte historique lourd et complexe, la neutralité suisse ne la tenant pas pour autant en dehors des enjeux du conflit, l'attitude envers les réfugiés, juifs en premier lieu, étant une question posée au niveau collectif comme individuel.

Dans les décors somptueux du massif du Jura, impeccablement filmés par le chef-opérateur wallon Benoît Dervaux, la réalisatrice née à La Chaux-de-Fonds et passée par la HEAD, à Genève, puis par l'INSAS, à Bruxelles, n'a pas choisi la facilité et si la facture de son premier long peut apparaître classique, comme on le pense souvent des films dits en costumes, ce n'est pas aussi basique. Et il est bel et bien porté par l'indignation et la rébellion que son personnage principal a chevillées au corps. Lila Gueneau, remarquée il y a quelques années dans le duo de sœurs du court métrage de Maité Sonnet *Massacre*, porte la figure d'Emma avec conviction, bien avant le début des luttes féministes que l'Europe allait finir par connaître.



On ne saurait se retenir de rapprocher ce regard engagé avec le court métrage présenté par Marie-Elsa Sgualdo à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, en 2013 : ***On ne peut pas tout faire en même temps, mais on peut tout laisser tomber d'un coup*** (en VF). Derrière ce titre à rallonge, on trouve un savant montage d'archives, faisant naître l'existence d'une femme du siècle passé, dont les morceaux épars convergent pour donner une cohérence au récit. Un exercice virtuose, qui expose déjà en toile de fond les problématiques de la libération de la femme au fil des décennies.



Plus convenu peut apparaître, en tout cas sur son postulat de narration, ***On the Beach***, réalisé en 2012. Dans cette chronique adolescente estivale où une jeune adolescente est sujette à un premier émoi alors qu'elle est tentée au contraire de s'en défendre, afin de ne pas suivre le mauvais exemple de sa mère frivole partie avec un bellâtre, exactement sur la même schéma que la mère d'Emma, incarnée par la comédienne belge Sandrine Blancke, dans ***À bras-le-corps***.

Le motif du mariage tournant à la débâcle était implicitement aussi au cœur de ***Bam tchak***, où une jeune mère (jouée par Laetitia Dosch dans l'un de ses tout premiers rôles à l'écran, en 2010), redoutait le moment où elle devrait se séparer de sa fille pour la rendre à son ex. La pression de la domination masculine, éventuellement toxique, n'a pas tant changé que cela entre 1945 et le début du XXI^e siècle, mais du mieux apparaît et l'émergence de jeunes femmes s'emparant du sujet au cinéma y participe, dans toute la francophonie (***À bras-le-corps*** est une coproduction entre la Suisse, la Belgique et la France) et bien au-delà.

À bras-le-corps

de Marie-Elsa Sgualdo

Suisse, Belgique, France, 2025.

Avec Lila Gueneau, Grégoire Colin, Aurélia Petit.

1h36. Sortie le 27 mai.

Emma (Lila Gueneau), une villageoise de 15 ans louée pour sa conduite irréprochable, tombe enceinte à la suite d'un viol ; on s'empresse de la marier à un jeune soldat pusillanimé. À ce déni communautaire répond, dans *À bras-le-corps*, un déni national : nous sommes en 1943, dans une Suisse qui sous couvert de neutralité diplomatique fournit des munitions aux pays de l'Axe et laisse l'armée nazie s'ingérer dans son territoire pour y traquer les juifs. Des séquences et des personnages clés du film ont été pensés à l'intersection de ce contexte historique et de la domination masculine que subit Emma. Ainsi du violeur, prénommé Louis (Cyril Metzger) : un photojournaliste venu collecter de quoi repaître son lectorat de clichés sur la campagne helvétique présumée indifférente à la situation internationale, avant de déguerpir. Très lesté, la caméra d'*À bras-le-corps* (tenue par Benoît Dervaux, le cadreur des frères Dardenne) ratisse, tout autour d'Emma, les tentatives d'instrumentalisation sexuelles, ménagères, économiques et symboliques dont elle fait l'objet, et qui se répercutent sur ses postures, ses gestes et ses regards. La scène du viol contient des plans subjectifs très saillants, faisant état d'un arrachement de son être à son corps. En revanche, jamais le film n'épousera le point de vue de Louis. Lorsque Emma découvre les photos qu'il a réalisées avant d'abuser d'elle, aucun gros plan ne leur est concédé. Images minuscules, dérisoires... réduites à l'état de support matériel. Au dos de l'une d'elles, la jeune fille, engagée sur le chemin sinueux de l'émancipation, notera l'adresse de son agresseur. Le regard de cet homme ne la gouverne pas.

Lucie Garçon



ON EST TOUCHÉ PAR À BRAS-LE-CORPS

En anglais, le titre de ce premier film suisse, *Silent Rebellion*, sied à la perfection à son héroïne : employée de maison pendant la Seconde Guerre mondiale, Emma doit taire un viol et une grossesse dans une communauté protestante. Une parabole politique de la fausse neutralité (du violeur et d'un pays face à la traque des Juifs). Un portrait habité où chaque silence est assourdissant **E. B.**

De Marie-Elsa Sgualdo, avec Lila Gueneau, Grégoire Colin... En salle le 27 mai.

positif

Mai 2026

À bras-le-corps

Silent Rebellion

Suisse, de Marie-Elsa Sgualdo,
avec Lila Gueneau, Grégoire Colin,
Thomas Doret, Aurélia Petit.

Mostra de Venise 2025 Hors compétition



La femme a été le plus opprimé de tous les êtres ; ce film d'apprentissage, dans le Jura

suisse en 1942, rappelle qu'une fille avait le choix de se soumettre à la tradition morale et religieuse. Contre la volonté de son père, que sa mère a quittée et qu'elle entrevoit au fond de l'église, Emma espère devenir infirmière en remportant le prix de vertu du village. Ce qui suppose l'observation des ordres, mais des êtres aussi. Le visage de l'actrice, Lila Gueneau, va donc concentrer sa volonté de bien faire, puis de suivre son destin, entre les lâchetés de guerre et les trahisons qu'elle découvre. La légèreté d'un jeune bourgeois dont elle subit le viol sans comprendre ou l'effondrement du pasteur (Grégoire Colin, imposant) qui lui fait découvrir la musique lui apprennent que tout dépend d'elle seule. Lorsque alentour tout est dur, il faut être aussi dure avec soi-même pour accéder au sourire de l'émancipation.

Résister à bas bruit

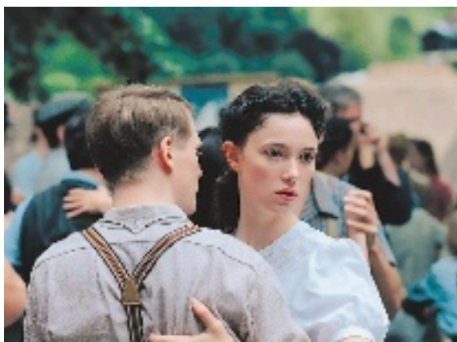


CINÉMA Apprendre la liberté dans un monde qui vous refuse jusqu'au droit de choisir votre propre vie. Pour son premier long-métrage, Marie-Elsa Sgualdo suit, en Suisse, le parcours d'Emma, jeune fille appliquée rêvant de devenir infirmière, enfermée dans un univers rural protestant austère où le devoir prime sur les désirs. Lorsqu'elle tombe enceinte après un viol, tout l'édifice moral qui structure son existence vacille. Le film montre alors, sans manichéisme, comment une communauté peut protéger les apparences au prix du silence et de l'effacement des femmes. Portée par la lumineuse Lila Gueneau et par la présence de Grégoire Colin en pasteur tourmenté, cette œuvre mêle chronique intime et réflexion spirituelle. La foi y apparaît à la fois comme cadre oppressant et comme lieu possible d'éveil des consciences. Sans emphase, le film rend hommage à ces générations de femmes ordinaires qui, dans l'ombre, ont cher-

ché à desserrer les carcans imposés. Un récit grave, humain, sur la résistance intérieure. ✂

JEAN-LUC GADREAU

À bras-le-corps,
de Marie-Elsa Sgualdo
(1h36). En salles
le 27 mai.



<https://www.reforme.net/culture/cinema-critiques-de-films/a-bras-le-corps-resister-a-bas-bruit/>

17 avril 2026



© Box Productions

Critique du film À BRAS LE CORPS

En mettant en parallèle les agissements d'une jeune femme (Emma), face à la grossesse qui l'attend et qu'elle refuse, car synonyme de déshonneur ou de mariage de convenance, et surtout de potentiel abandon des études dont elle rêve, et les tentations d'un pasteur (Robert) de dénoncer la complicité de son pays dans les atrocités commises par les Nazis, Marie-Elsa Sgualdo frappe fort et accouche d'un film à la tension permanente. Grâce à sa jeune actrice, Lila Gueneau, parfaite de retenue et de contrition, dont on sent dans le regard et la tension des muscles du cou, les contrariétés, l'écoeurement, ou le désir irrépressible de fuite, son scénario, coécrit avec Nadine Lamari, dépeint avec acuité l'étouffement progressif que subit le personnage, devant faire face constamment aux décisions prises pour elle par les hommes (le médecin qui lui refuse de l'aider pour avorter, Paul qui ne l'autorise pas à aller travailler chez le nouveau pasteur...).

Marquant une rupture au sein du métrage, alors que le pasteur ose un serment trop politique au goût de certains, celui-ci disparaissant alors du paysage (laisser planer le doute sur son sort est plutôt bien vu), le récit entame alors d'étrangler sa protagoniste jusqu'à provoquer enfin chez elle une réaction, certes peu réfléchie, mais qui permet d'initier un troisième acte salvateur. Offrant au départ des moments bucoliques dans les montagnes ensoleillées de l'été, la tonalité du film peut progressivement se refermer, sur des intérieurs comme lieux d'esclavage de la femme, puis sur une ville et des ateliers bien gris. Renforcée par les renoncements d'autres femmes (ceux de la femme du pasteur face aux valeurs trop strictes, ceux de la mère pourtant adultère face au bien-séant en société, ceux de la fille du pasteur, Colette, vers la fin...), la mise en scène de Marie-Elsa Sgualdo assène des coups qui auraient raison de la volonté de beaucoup. Mais le personnage d'Emma constitue au final un symbole, celui d'une possible émancipation.



<https://www.abusdecine.com/critique/a-bras-le-corps/>

« À bras le corps », un film de Marie-Elsa Sgualdo, résolument féministe

À bras le corps. L'Insoumission publie un nouvel article de sa rubrique « Nos murs ont des oreilles – Arts et mouvement des idées ». Son but est de porter attention à la place de l'imaginaire et de son influence en politique avec l'idée que se relier aux artistes et aux intellectuels est un atout [...]



À bras le corps. L'Insoumission publie un nouvel article de sa rubrique « **Nos murs ont des oreilles – Arts et mouvement des idées** ». Son but est de porter attention à la place de l'imaginaire et de son influence en politique avec l'idée que se relier aux artistes et aux intellectuels est un atout pour penser le présent et regarder le futur.

C'est étonnant de situer l'action d'un film résolument féministe à une époque désormais lointaine des jeunes générations porteuses des questions actuelles. L'histoire se passe en Suisse, pays supposé neutre au regard du conflit de la Seconde Guerre mondiale. Un peuple est désigné comme l'ennemi à abattre. Enfin non, en Suisse, on se contente de dire que « *la barque est pleine* ». D'aucuns diront plus tard « *on ne peut accueillir toute la misère du monde* ». Après Michel Rocard en 1989, l'actuel président a repris ces mots pour affirmer que « *la France avait fait sa part* ».

La barque est pleine fait référence à un décret du gouvernement suisse en août 1942 annonçant que « *ceux qui cherchent refuge pour des raisons raciales, comme les juifs, ne sont [désormais plus] considérés comme des réfugiés politiques* ». Cette zone sombre de l'histoire suisse trouverait son origine dans la bouche d'un conseiller fédéral « *chargé de la justice (!)* ». Qu'il est troublant, que la parole de ladite justice donne lieu dans des pays dits démocratiques à l'énonciation de propos, dont l'inhumanité est accablante

Son propos au sein d'une église zurichoise assimilait la Suisse à un canot de sauvetage aux capacités limitées... Lorsqu'en 1981, le cinéaste Markus Imhoof sortit un film au titre éponyme, il fut fraîchement accueilli en Suisse, avec des alertes à la bombe et une interdiction de projection dans les écoles par la commission d'enseignement du canton de Berne. Notre article.



13 avril 2026

Ni dieux, ni maîtres pour dicter au personnage principal ce qu'elle doit penser

Ce détour introductif permet de planter le décor du film. Dans « À bras le corps », Emma, l'héroïne du film, a 15 ans. Sa personnalité est imprégnée de l'austérité protestante de son père. Emma s'occupe avec dévouement et tendresse de ses deux sœurs puînées depuis le départ d'Alice, leur mère, partie du village jurassien pour rejoindre un amant en ville. Emma aspirerait à devenir infirmière. Elle brigue l'obtention du prix de vertu du village pour financer ses études. Emma est employée chez le pasteur Robert, père de Colette, son amie d'enfance.

Il y a de la droiture chez cette jeune fille. Face à Colette, sa propre fille, qui n'investit pas les études, l'appétence épistémophilique d'Emma contraste singulièrement et suscite l'admiration du pasteur. Point de rivalité entre Emma et Colette, c'est une véritable amitié qui les lie. L'ambition d'Emma n'a rien à faire avec une aspiration à dominer, à dépasser. Ce qu'elle veut la concerne elle et ne se jauge pas par rapport à autrui. Son indépendance est impressionnante, tout comme sa maturité. Son dévouement est sobre, à l'image des échanges avec son père, qui la sollicite essentiellement pour aller rechercher les petites lorsqu'elles rencontrent leur mère.

Alice s'assied seule à l'arrière du Temple. Elle assiste à l'office en se tenant à l'écart de la communauté villageoise. Après le prêche, elle profite ainsi de quelques instants de bonheurs partagés avec ses filles. Emma, plus distante, questionne sa mère : « *Pourquoi tu nous as laissées ?* ». Emma a cette aptitude à (se) poser des questions : elle n'est pas soumise à l'empêchement de penser.

La foi n'est pas un obstacle, pas plus que le qu'en dira-t-on. Ni dieux, ni maîtres pour lui dicter ce qu'il faut penser, juste une éthique libre pour observer le monde et la façon dont les êtres se comportent. Il y a ici une illustration de ce qu'est réellement une position féministe, c'est-à-dire loin des clichés actuels qui désignent à la vindicte les « féministes dites radicales ».

Si le travail chez le pasteur vise à aider matériellement la famille, il constitue également une respiration pour Emma, un lieu où les compétences intellectuelles sont reconnues et stimulées. Ainsi, du fait de ses aptitudes en calcul, la femme du pasteur invite Emma à vérifier les comptes, tandis que le pasteur Robert sélectionne des livres pour Emma. Dans le cadre d'un reportage sur la campagne, deux jeunes journalistes citadins sont hébergés chez le pasteur Robert. Celui-ci tente vainement de les inciter à rendre compte du sort réservé aux réfugiés. Sympathiques et désinvoltes, les deux invités viennent d'un milieu privilégié.

L'attitude joviale de Louis, le photographe, suscite l'intérêt d'Emma. Lors d'une courte excursion montagnarde, Louis séduit Emma en lui disant qu'elle est belle. Troublée, elle reste néanmoins sur la réserve. Louis se montre entreprenant. Elle ne dit rien. Est-ce pour autant un consentement ?

À la suite de la publication de Vanessa Springora (Springora Vanessa, *Le consentement*, Grasset, 2020) dans laquelle elle dénonçait l'emprise pédocriminelle de Matzneff, la psychanalyste Clothilde Leguil explore cette question du consentement. En titrant son ouvrage « *Céder n'est pas consentir* » (Leguil Clothilde, *Céder n'est pas consentir*, PUF, 2021), il est annoncé que les frontières du viol doivent être redéfinies. Un adulte ne peut abuser d'un.e mineur.e. L'excitation, la conduite séductrice éventuelle du ou de la mineur.e ne constituent désormais plus des passe-droits pour les violeurs. Dans cette séquence d'« À bras le corps » durant laquelle le photographe abuse d'elle, Marie-Elsa Sgualdo va filmer le visage d'Emma.

13 avril 2026

Tout commence sur un mode ludique, ils courent en s'approchant du sommet, puis les choses basculent du côté d'une contrainte physique d'abord discrète. Le trouble se lit chez Emma. Elle ne dit pas non. D'ailleurs, elle ne dit rien. Louis s'est finalement allongé sur elle dans une position désormais dominante. Après un baiser, il s'empare d'elle. « Troussage de domestique » avait eu la cruauté d'avancer le dénommé Jean-François Kahn lors du scandale de l'affaire DSK (France Culture, 15 mai 2011, le lendemain de l'arrestation de DSK). Il avait ensuite plaidé la maladresse de la formulation. Ce n'était pas, comme il l'a prétendu, « une connerie », mais bien un aveu à valeur sociétale du rapport dominant, patriarcal sur les femmes.



«À bras le corps », un film résolument féministe

Emma comprend très vite qu'elle est enceinte. Elle va trouver l'insouciant Louis, pour qui l'épisode campagnard est déjà oublié. Sans doute lesté de la formule « Mater certissima, pater semper incertus », il éconduit Emma en lui disant que l'homme n'est jamais sûr d'être le père. Sa goujaterie lui vaudra une gifle bien méritée. Emma tente vainement de faire passer l'enfant, elle sollicite l'aide du médecin qui la sauve de justesse, mais refuse d'entendre parler d'avortement.

Là encore, la régression sociale actuelle qui tend à remettre en cause la légalité de l'avortement trouve un écho dans ce film. La démonstration est exemplaire, sinon accablante à l'endroit de ces hommes qui n'assument pas leurs actes. Curieusement, c'est aussi sous couvert des dieux que la possibilité d'avorter se voit si souvent contestée, comme si le devenir de l'enfant à naître s'avérait secondaire au regard des circonstances de sa conception.

En dernier recours, la seule qui sait si elle peut donner la vie, c'est la femme elle-même. Personne n'est en position de savoir à sa place, de décider pour elle.

Le film « À bras le corps » est résolument féministe. Situé en 1943, sa dimension politique est encore plus éclatante. Loin des régressions qui planent actuellement dans de nombreux pays prétendument civilisés, l'histoire d'Emma constitue une mise en abyme de ce qu'ont porté les femmes et de la lâcheté des hommes après qu'ils aient « tiré un coup ».



13 avril 2026

Un homme, ça s'empêche, avait déclaré Albert Camus. Le problème, quand l'attention se porte sur les discours tenus par les masculinistes, c'est l'incapacité d'assumer ce qu'ils engendrent chez les femmes qui ont le malheur de croiser la route de ces séducteurs de passage. Lorsqu'un polémiste médiatique reconverti en fondateur d'un parti politique baptisé Reconquête (Tout un programme !) prétend lutter contre la féminisation de la société, on marche sur la tête !

L'écoute récente de « Miss Maggie » permet de constater que cette chanson de Renaud Séchan est aux antipodes des inepties proférées par celui dont le visage rappelle étrangement celui de Caius Détritus (Caius Détritus est ce légionnaire missionné pour semer la discorde dans le village gaulois d'Astérix. Goscinny (René) et Uderzo (Albert) *La zizanie*, Dargaud éditeur, 1970). Ne lit-on pas en 2006, dans *Le premier sexe* (d'Éric Zemmour donc), l'idéologie nauséabonde se déverser en ces termes : « *Un garçon, ça entreprend, ça assaille et ça conquiert, ça couche sans aimer, pour le plaisir et pas pour la vie* », ajoutant que « la virilité va de pair avec la violence » ! (Sylvie Tenenbaum, *Le péril masculiniste*, HarperCollins Enquêtes, 2025).

« Femme je t'aime parce que Tu vas pas mourir à la guerre Parce' que la vue d'une arme à feu Fait pas frissonner tes ovaires Parc'que dans les rangs des chasseurs Qui dégomment la tourterelle Et occasionnellement les beurs J'ai jamais vu une femelle » – Renaud

Cette excursion temporelle offerte par Marie-Elsa Sgualdo au travers d'une histoire intime en plein cœur de la Seconde Guerre mondiale paraît formidable. Que s'y déploient tant d'enjeux actuels, tant de questionnements régressifs auxquels le monde se heurte aujourd'hui semble un bel exploit.

Il convient de terminer par ces quelques lignes extraites de la chanson de Renaud Séchan, « Miss Maggie », évoquée plus avant. Le passage contenant le patronyme de la première ministre d'alors en Grande-Bretagne sera épargné, car il n'est finalement qu'anecdotique. Est-ce que les femmes au pouvoir sont condamnées à se comporter à l'identique des travers des hommes au pouvoir, cela reste à démontrer.

D'ailleurs, plutôt que ce qui s'énonce trop souvent sous la forme « le RN, on n'a jamais essayé », une solution nettement plus audacieuse et sans doute plus ambitieuse est proposée : confier le pouvoir à des femmes avec pour mission centrale d'abolir les dangers (avérés) du patriarcat, d'ouvrir une nouvelle modalité d'exercice démocratique, dont l'issue ne serait pas de remplacer le patriarcat par un matriarcat. Point de revanche, juste une tentative de rééquilibrage dans l'exercice du pouvoir..

Sorties en 1985, ces quelques lignes extraites de la chanson de Renaud Séchan semblent toujours d'actualité : « *Femme je t'aime parce que Tu vas pas mourir à la guerre Parce' que la vue d'une arme à feu Fait pas frissonner tes ovaires Parc'que dans les rangs des chasseurs Qui dégomment la tourterelle Et occasionnellement les beurs J'ai jamais vu une femelle* »

<https://linsoumission.fr/2026/04/13/a-bras-le-corps-film-feministe/>